

LA VIE ILLUSTRÉE

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant - - - W. A. GRENIER.

Artiste-Dessinateur - - - RENÉ QUENTIN.

Chroniqueur Humoristique - HECTOR BERTHELOT.

Graphologue - - - - - PROF. MARC SAY.

Secrétaire de la Rédaction - LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Ruysdal, Dona Férentés, Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton, Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Boum-Boum.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

ABONNEMENT:

Canada et États-Unis \$2.00 par an.

" " 1.25 six mois.

Montréal (livré à domicile) 2.50 par an.

" " 1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire : 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion 10 cents la ligne.

TIRAGE DE CE NUMÉRO. 20,000 EXEMPLAIRES

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit :

W. A. GRENIER,

"La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772.

MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 23 FÉVRIER, 1889.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE



La feuille officielle du Canada nous apprend dernièrement, que le gouvernement payerait \$3,000 à la personne qui ferait arrêter, ou qui arrêterait elle-même, le trop fameux Morrisson, le meurtrier de Mégantic.

En offrait-on autant, judis, pour la tête de Cartouche ?

Mais à quoi servent donc nos chefs de police, nos sergents, nos détectives, nos escouades de gar-

diens de la paix ?

Ne sont-ils pas assez nombreux pour oser affronter la carabine ou le couteau d'un vulgaire ex-vacher ?

Nous avons des constables qui sont plus gros que père et mère, des limiers qui possèdent d'immenses moustaches et d'énormes gourdins dont ils se servent pour assommer les innocents promeneurs, des hupés de la police qui furent colonels à l'armée de la guerre ; ces redoutables vigilants sont munis de revolvers à répétition se déchargeant par la culasse (plus souvent qu'autrement) : ils sont chaussés de bottes imperméables et coiffés de bonnets à poils ; ils revêtent de longs et épais habits de drap...

Et malgré tout, ils restent froids devant ce fait inouï dans les annales du brigandage : un meurtrier se promenant en plein jour, buvant à pleins verres dans les cabarets remplis de consommateurs, et riant à pleine gorge des autorités de tout le Canada, dont il se moque comme de colin tampon.

Il me semble qu'il y a là de quoi faire bouillir le sang dans les veines du policier le plus lymphatique.

Mais non ; personne ne bouge. Les *policemen* de l'Est n'osent pas, et ceux de Montréal

Se montrent de loin, comme l'espérance,
Et pour rester forts, se gardent vivants !

De deux choses l'une : ou Morrisson possède un talisman protecteur, ou les hommes de police ont peur de lui. Choisissez la plus logique raison.

* *

Il n'y a guère que nos policiers qui font les trainards. En les mettant à part, on peut dire que nous sommes décidément lancés à toute vitesse sur la fameuse route du progrès. Nous ne pouvons plus rien envier aux nations étrangères : Nous avons des artistes, des poètes, des littérateurs, des ingénieurs, des médecins, des juristes éminents ; des assassins, des voleurs et des voleurs tout à fait *select* : voire même des journalistes.

Nos artistes lyriques ont des gosiers de fauvotte, nos poètes ont escaladé les nues : dans les régions sublunaires— je dirai même éthérées,— ils s'empiffrent d'ambrosie et ingurgitent du nectar à ventre que veux-tu ; nos littérateurs creusent jusqu'au vertige les questions les plus graves, élèvent l'éloquence et la sublimité à des hauteurs de tour Eiffel en traitant les rengaines sentimentales et patriotiques ; et quand ils se mêlent de nous dérider, après ces périlleuses descentes et ascensions, ils nous font faire de folles dépenses de bretelles et de boutons de culottes ; nos ingénieurs connaissent toutes les théories pontificales ; nos médecins ont une dose de science si grande qu'ils peuvent en revendre à MM. Diafoirus, père et fils ; nos juristes nous font des lois à foison ; et nos meurtriers... oh ! par exemple, nos meurtriers, ils faut leur rendre justice : ils forment l'avant-garde.

Ils vous tuent une femme sans barguigner : ils vous coupent la gorge à un homme, d'une oreille à l'autre, en deux temps et trois mouvements, vous criblent de balles de revolver pour la moindre vétille, vous expédient les huissiers dans l'autre monde sans avis préalable...

Et, voilà le comble de l'art : où ils font la nique aux *policemen* : ou, s'ils sont assez invalides pour se laisser pincer, ils demeurent dans leur for intérieur, sûrs de leur mise en liberté : ou la justice les acquitte.

Vous vous souvenez de Caza ? Voyez maintenant Chandler, voyez McGrath, le meurtrier de la rue des Jurés, voyez Benson : tous ces gaillards-là ont la conscience aussi tranquille que les saints du paradis...

Et cela me fait comprendre pourquoi ils se sont laissés mettre le grappin dessus.

* *

J'escamote la transition, afin de faire immédiatement une multitude de compliments à M. Percival W. St Georges, inspecteur de la cité.

Je n'ai guère l'habitude d'accabler les gens d'éloges : mais je suis moralement forcé, pour cette fois, de mettre momentanément ma critique au rancart.

M. St Georges offre, par la voie des journaux, de l'ouvrage à tous les hommes qui désirent travailler.

Il ne s'agit pas de sinécures, mais d'un métier qui, s'il n'est pas doux, peut assurer la subsistance de tant de familles qui sont actuellement sans ressources.

D'ailleurs, que ceux qui veulent s'embaucher sachent bien qu'ils travailleront pour la corporation... Et quand on travaille pour la corporation, qui n'est pas une marâtre, on n'a pas besoin de se fouler la rate.

Avis, donc, aux hommes sans revenus et sans emploi qui désirent concasser de la pierre.

* *

Puisque j'ai abordé le chapitre humanitaire que je redoute, parce qu'il a le don de m'attendrir—ce qui est funeste à ma délicate constitution,— je profiterai de ma témérité pour mettre en contraste deux faits dont il ne sera pas nécessaire d'exposer l'affabulation.

Premier fait :

UN BIEN TRISTE CAS DE MISÈRE.

"Une famille du nom de Labelle, demeurant au No. 162 rue St Albert, s'est vue privée de son chef, et peu de temps, la mère tomba malade et fut transportée à l'hôpital. Elle laissa chez elle cinq enfants dont le plus âgé avait neuf ans. On peut s'imaginer la misère qui régnait dans cette maison."

—La Patrie.

"Les pauvres petits enfants de la rue Albert, dont nous parlions hier, sont encore dans le même état ; on a essayé de les placer dans des refuges, mais en vain ; toutes les places disponibles sont prises et les pauvres petits orphelins sont là, seuls dans cette maison, n'ayant d'autre pain et d'autre secours que ceux que veulent bien leur donner leurs voisins."

"Le Recorder dit qu'il y a déjà plus d'un mois qu'il a demandé au Conseil d'envoyer ces enfants de la rue Albert à des écoles d'industries, mais que le Conseil a pris la chose en considération et qu'il n'aboutit à rien. Il y a dix autres cas semblables devant le Conseil et tous ces malheureux restent là. D'après la loi, il faut la signature du maire et l'autorisa-

tion du Conseil pour envoyer ces malheureux aux écoles d'industries.

"Pendant que nos charitables édiles délibèrent ou dorment les communautés et les hospices regorgent de vieillards, d'indigents, d'enfants abandonnés, et ceux qui n'ont pas de place dans ces maisons restent abandonnés."—*L'Étandard*.

Deuxième fait :

ASILE POUR LES CHIENS ABANDONNÉS.

"On vient d'ouvrir à Londres une souscription pour la construction d'un asile pour les chiens abandonnés.

"La première liste a produit 225 livres."

Rêvez, lecteurs !

LÉON FAMELART.

OPINION DE LA PRESSE

Nous croyons devoir continuer à reproduire ici, quelques-unes des appréciations qui ont suivi notre naissance.

La Presse revient à la charge d'une façon charmante. Voici ce qu'elle dit sur notre deuxième numéro :

Le premier numéro de *La Vie Illustrée* nous a grandement réjoui, à la vue d'un journal comme nous n'en avions pas dans le pays. Le second numéro nous réjouit davantage, parce qu'il est encore supérieur au premier qui était pourtant si amusant. Nous voyons qu'à chaque pas que fait *La Vie Illustrée*, elle avance dans la voie du progrès et elle sème sur sa route de nouvelles fleurs qui agrémentent le chemin de la vie.

Celui qui en aura lu trois numéros de suite ne pourra plus s'en passer, tant l'esprit trouve de charme à la lecture des articles que contient ce journal. Cela sort du cadre ordinaire des autres journaux.

On n'y trouve que ce qu'on aime à lire. Charmer l'esprit et réjouir le cœur, tel est l'effet que produit la lecture de *La Vie Illustrée*. Ses gravures, nombreuses et variées, sont toutes sur des sujets d'actualités qui leur donnent un attrait tout particulier.

C'est là le véritable journal de la famille qui devrait se trouver dans toutes les maisons. C'est une excellente aubaine dont le public fera bien de profiter. Un journal qui ne contient que des choses aimables, il mérite qu'on le lise. Nous n'avons pas de louanges à adresser à notre jeune confrère, nous n'avons qu'à lui rendre justice, et nous croyons rendre service au public en lui signalant cette nouvelle publication qu'on est encore plus heureux de lire que le propriétaire est content de le vendre. C'est le lecteur qui est le plus favorisé.

La Vie Illustrée a inauguré quelque chose de très gentil qui plaira beaucoup : la graphologie ou l'art de dire le caractère d'une personne au moyen de son écriture. C'est une science réelle qui étonne. Comme on ne se connaît jamais bien soi-même, on peut apprendre à connaître ses défauts comme ses qualités, en envoyant au professeur de *La Vie Illustrée* une page de son écriture. Cela intéressera beaucoup le public.

Nous félicitons M. W. A. Grenier d'avoir doté Montréal d'un journal qui est destiné à jouer un rôle aussi enviable dans la société.

La Minerve revient aussi à la charge, avec la plus grande bienveillance :

Le deuxième numéro de la "Vie Illustrée" vient de paraître et nous lui souhaitons encore la bienvenue. Ce journal est très intéressant, les gravures sont très-belles, et il est en état de contenter même les plus difficiles. Une partie surtout attire l'attention, charme les jeunes et les vieux, les intéresse au plus haut point. L'art de lire le caractère d'une personne par son écriture, est une innovation dans le journalisme canadien. La gloire en revient à la "Vie Illustrée." Encore une fois, succès et prospérité à notre confrère.

Le Messager de Lewiston est des plus aimables :

Nous saluons avec plaisir l'apparition de *La Vie Illustrée*, publiée à Montréal par la Société de Publication Illustrée, avec M. W. A. Grenier comme gérant.

Cette nouvelle feuille qui s'occupera surtout de littérature et de société, s'est assurée la collaboration de quelques-uns des meilleurs écrivains canadiens et comble une lacune dans la presse canadienne.

Tout porte à croire qu'un beau succès attend les fondateurs de la nouvelle feuille.

Et *Le Trufluvien* :

Un nouveau confrère vient de naître : Il a nom : *La Vie Illustrée* et s'intitule : Journal littéraire, satirique, humoristique, artistique, de société et de sport.

Ce journal paraît une fois par semaine et coûte \$2.00 par année.

Le premier numéro dont les illustrations sont presque toutes dues au crayons de M. René Quentin est très intéressant. Il renferme un portrait d'Albani, une gravure sur le carnaval de Montréal, une chronique du spirituel M. Hector Berthelot, etc.

Nous souhaitons succès et prospérité au nouveau-né.

Le Courrier de Fraserville, ce brave confrère, dit :

La Vie Illustrée, tel est le titre d'un nouveau journal littéraire, satirique, humoristique, artistique, de société et de sport qui vient de paraître à Montréal.

Le numéro prospectus que nous avons sous les yeux est très bien fait.

Longue vie au confrère.